

Avant-propos

Pages inspirées par la chouette et la chauve-souris blanche, accompagnées de mes doubles de l'ombre et Osiris.

Je me suis toujours souvenu de ces anciens conseils pour mon arrivée : en Afrique, l'homme seul n'est rien et l'homme blanc demeure tout nu. Ainsi, la situation m'a réconforté ; quelquefois, en relisant certains textes de mes cahiers, je me demandais : mais qui a écrit cela ? Aussi je n'ai pas été surpris d'entendre parler du *ghost writer*, « l'écrivain fantôme », et je me suis senti concerné par lui, plus précisément depuis que la nuit je suis escorté de la chouette blanche, quand je croirais presque que c'est elle le *ghost writer* qui m'inspire en veillant sur ma solitude peuplée.

Cette nuit, positionnement rare sur un palmier assez bas, elle était la présence immaculée et vigilante derrière le premier rideau de palmes. Debout comme un chat, elle me dévisageait à pleins yeux, m'interrogeant sur l'avancée de mes écritures que je venais de quitter pour respirer l'odeur sucrée



grasione

de l'obscurité : une telle dominance n'évoquait en rien celle d'un oiseau, il s'agissait bien de la « Dame blanche ».

Les chauves-souris journalistes pour une personne, cela me fut révélé par une jeune amie pour qui elles travaillaient en particulier, la chauve-souris blanche dont j'ignorais l'existence et son rôle de messagère annonçant la bonne nouvelle et portant bonheur. Mes émouvants et mélancoliques doubles de l'ombre – que je venais de découvrir dans une déchirure de la nuit, où ils me révélaient les arrières-fonds de l'existence –, par cette introduction je les remercie de m'accompagner fidèlement. En effet, ces silhouettes-reflets semblent répondre à l'ancienne interrogation : « Gentil miroir, dis-moi qui je suis et où je me trouve ? » Bien que, sous la fascination de nos intercesseurs, nous ne soyons pas dans des lieux où se perd la mémoire – et toujours ici s'entendent aussi les célébrations d'Osiris où se murmurait : « Le Nil apparaît quand tu le nommes » –, l'interrogation et l'affirmation demeurent notre horizon, surtout en ces jours de « terre ardente », « Cacimbo », le nom donné à cette saison sèche aux royaumes de Kongo et en Angola. Osiris est toujours vivant, et notre invocation n'était pas une nostalgie : en effet, vers 1640, les chroniques relatent que la reine angolaise Njinga – dont j'ai subi la séduction par ses apparitions lors de mes séjours dans le *rio* Quenza –, fidèle à sa renommée de beauté torride et cruelle, a réduit à un seul carré de deux cent quarante têtes les conspirateurs du roi Osiris.

Dans les années 1980, j'avais fréquenté à Kinshasa un érudit du Cabinda plongé dans les

hiéroglyphes et pictogrammes des Bawoyo, qu'il rapprochait de ceux des pharaons au point d'affirmer qu'un Woyo pouvait facilement déchiffrer ceux de l'obélisque, place de la Concorde à Paris. Les Bawoyo sont proches des Kongo, avec qui ils partagent cette filiation pharaonique qu'on retrouve dans la statuaire de ces derniers. Cette civilisation remonte jusqu'au sud du Gabon, et il n'est pas étonnant que l'empreinte d'Osiris y subsiste, surtout pour les visionnaires ivres de mémoire – comme la chouette blanche, les crocodiles orange, la chauve-souris blanche et les autres espèces encore inconnues : l'ombre d'Osiris passe ici quelquefois et je lui offre à boire de la citronnelle.

Les fantômes du *río* Quenza

Luanda, Angola, 1991

Nous avons obtenu l'autorisation d'aller à la réserve de Quiçama et ses environs, sur les rives du *río* Quenza. Luanda étant encerclé, il ne fallait pas s'éloigner en principe de plus de quinze kilomètres, en roulant à au moins quatre Land Rover, évitant de s'arrêter dans la broussaille car l'armée tire à vue : un de nos véhicules immobilisé pour un besoin urgent a entendu siffler les balles venant de nulle part. Le *río* Quenza n'est pas un front, mais il demeure sous surveillance, stratégique pour les deux camps : de l'océan, il est navigable presque jusqu'aux bases de l'Unita – alors il est facile d'imaginer l'activité par capillarité, mais l'atmosphère semblait plus pesante à Luanda. Pourtant, contrôles et barrages se passèrent bien, les militaires étaient aussi surpris que nous de la rencontre : à une nouvelle fouille par un groupe sur le qui-vive, portant casque soviétique et missile à l'épaule, nous avons offert des pamplemousses et, subitement, ce fut une illumination contagieuse de



bonheur partagé. Ils avaient l'air tellement heureux, avec ces fruits dans les mains paraissant des cadeaux précieux, une telle halte rendait presque content : me revenait en mémoire ces moments où le christianisme céleste ritualisait avec ces fruits.

En portant le regard vers l'horizon, la sensation d'être très loin se transformait en allégresse scintillante, l'atmosphère surprenait par sa transparence ; celle-ci s'amplifiait, la réverbération des plateaux n'ayant plus pour limite que les glaciations du pôle Sud. Ce ne sont plus les angoisses ensorcelantes des moiteurs tropicales de la forêt, mais celles des vertiges de l'éternité minérale.

Ici, les portes de l'au-delà paraissent toujours ouvertes et, dans cette saison sèche, les baobabs ayant perdu leur feuillage semblent lui appartenir en dévoilant l'énormité de leurs troncs gris-blanc, dont la puissance et l'âge nous défient. Ils sont les patriarches : voués à tenir la planète en équilibre tout en étant entourés d'une cour cérémonielle de cactus candélabres souvent géants, et ici proliférant en abondance surprenante. En fait, il s'agit d'une plante-arbre au tronc très droit, élancée et élevée se terminant par un bouquet-plateau de lames de cactus, une silhouette évoquant les décorations dans les temples des pharaons. Ici, elle domine la savane, sorte de signal créant sites et perspectives imaginaires. Est-ce pour cela qu'elle se nomme cactus candélabre, alors que sa véritable appellation est l'euphorbe géante ? Celui-ci vit en association avec le baobab, un arbre mythologique surtout en Afrique de l'Ouest, mais également dans les zones de savane de l'Angola : ce n'est pas étonnant de

les voir dominer de la hauteur des falaises le *río* Quenza. Ils incarnent les esprits puissants de ces espaces, renommés pour leur forte charge spirituelle et les énergies positives.

Les *yanda*, ces grands maîtres des eaux entourés de buffles et de poissons géants seraient là aussi dans leur ville. Il y aurait même le roi des poissons.

Notre large vision dévoile le cours d'eau, se dessinant à travers des étendues presque aquatiques d'herbes vertes et de palmiers, de petits lacs, des débuts de fleuves se forment et se perdent dans l'épaisseur végétale : crocodiles, serpents et hippopotames de toutes les couleurs accompagnent tous ces hybrides qu'engendrent ces espaces indéfinis. Pourtant, à travers ce paysage apaisé, un vent très léger court partout, nous sommes bienheureux.

Des troupes de singes font pencher le haut des arbres. Ils apparaissent, circulent, quelques-uns se dressent, montrant leur poitrine blanche, ils semblent très gais, une véritable bande de copains, en vacances peut-être. Cela les amuse de nous voir sortir et vite rentrer dans les véhicules. Nous ayant repérés de loin, ils devaient voir aussi les militaires alarmés et un peu pervers en nous entraînant dans leur carnaval, un bon flingage les aurait amusés. Il a fallu les quitter sans rancune et l'esprit égayé.

Le lendemain matin, un troupeau de palancas – une sorte de buffle très racé, proche du cerf, de la girafe, une véritable silhouette de légende, emblème de l'Angola – se présentait à l'arrêt,

peut-être nous avaient-ils eux aussi repérés la veille, au point de susciter leur curiosité. Comme une parade, tous les oiseaux qui tournaient se sont posés sur eux et les arbres. Ils se mirent en mouvement, accompagnés de cette volière peut-être protectrice. Plus loin, dans les arbres, ils s'arrêtèrent de nouveau pour nous regarder. Voulaient-ils savoir l'effet de ce cortège de fête couronné du vol d'oiseaux blancs ?

En tout cas, sans tambour ni trompette, après une cavalcade protocolaire, ce fut la disparition.

Les méandres du fleuve en les approchant s'élargissent et s'approfondissent : les îles flottantes deviennent plus que des masses de broussailles, presque des petites forêts, comme des restes de places fortes coloniales, d'humbles chapelles : nous sommes dans un espace à dimension mythique. On s'attend aux reflets des mines d'argent – c'est toujours le royaume de Ndongo, familier de celui du Kongo. Cela nous ouvre un temps si lointain et toujours actuel, comme si les puissances, à l'égal du fleuve, ne s'étaient jamais taries.

D'ailleurs, Notre-Dame de Muxima, jadis si renommée, est toujours très fréquentée pour sa sainte miraculeuse providence, intarissable d'amour, dominant toujours les démons des conflits. Cette sainte, portée par la magie de ce lieu naturel, rayonne dans la discrétion. Guérisseurs et malades viennent s'y recharger avec leurs talismans.

La sainte n'est pas demeurée ici par hasard : en effet, nous sommes sur une terre ardente et toute proche aussi des falaises de la Lua, la lune à

l'estuaire du Quenza à son écorce terrestre déchirée, comme une chair empourprée par la chimie solaire. D'ici arrivaient les caravelles aux grandes voiles gonflées arborant l'imposante croix rouge latine : ces apparitions dominaient la végétation liturgique de ces lieux et sa faune s'apparentait à celle de l'Orient fabuleux, que seul le rhinocéros blanc entrevu dans ces lieux dépassait.

D'ailleurs, la reine Njinga eut de son vivant une renommée légendaire et on peut estimer que, dans la mémoire, elle rejoignit Beatrice Kimpa Vita, presque reine kongo que la passion prophétique entraîna au bûcher. J'ai eu tellement d'amis écrivains ou intellectuels congolais, angolais, intarissables sur ces figures, que, pour moi aussi, elles demeurent présentes, d'autant plus dans ces contrées qu'elles n'ont jamais quittées.

Nous sommes en 1632, et j'ai vu passer la reine Njinga et sa garde. Je me disais que c'étaient les mêmes militaires que nous avons croisés : tous ensemble, ils sont l'armée de fantômes de la reine. Cela ne me surprenait pas : un ami, au Gabon, m'avait confié que Dougassou, à vingt-cinq kilomètres de Moabi, serait un village où vivants et morts avaient leur armée de fantômes, emprisonnés à Duvanga. Ces armées, au service de fantômes, se livrent à de véritables batailles spirituelles. Ce qui doit toujours se passer ici. En effet, certains événements, dont l'issue étonnait, furent certainement menés par ces armées mystiques.

La région du fleuve Quenza fut à une époque dominée par une trentaine de Hollandais protestants. Aussi établis à Luanda pendant cinq ans, ils

réussirent à s'imposer aux papistes en place. Avec la tendance à tout formater à notre image, nous oublions que certains événements fondateurs furent le fait d'une poignée d'hommes décidés.

Ainsi, un jour, quelques caravelles parties du Brésil remontèrent le *rio* Quenza et, dissimulées par ses méandres, ils débarquèrent en venant de l'intérieur. C'était une troupe estimée au double des Hollandais, composée de métis brésiliens, de Noirs et surtout d'Indiens, avec leur parure de plumes dans ces contrées déjà si hantées. Cela prit, aux yeux des Hollandais, la dimension d'une apparition d'outre-monde ; au point qu'ils n'étaient plus très sûrs d'être dans la contrée choisie comme but de leur voyage, la diplomatie plus que les armes fut leur choix pour disparaître sur-le-champ.

À l'estuaire du Quenza, la rencontre des eaux océanes avec celle des hauts plateaux, à travers l'effondrement et les ravinelements de cette côte tabulaire, figure la « porte » emblématique des traditions, comme celle que j'avais vue à Babylone. En effet, le Quenza n'avait pas de comptoir côtier, il était naturellement l'axe de pénétration vers le centre et les plateaux : le mirage de l'or amérindien, avec l'apparition du commando d'Indiens nus et emplumés, amenés par les Brésiliens, demeure occulté mais vivace.

Pendant s'est pérennisé la vision d'une arche de Noé, prodige, bénie de tous et ayant échappé au temps. Par exemple, la sainte miraculeuse de Notre-Dame de Muxima est toujours la providence des charmes de l'amour. Comme sainte Rita le fut pour les causes perdues.

Ici, la nature a nourri et accompagné les incarnations, qu'elles soient christiques, diaboliques ou natives : Ituta, Yanda... une symbiose permanente depuis des siècles, où se succédèrent capucins, jésuites, carmes déchaussés, franciscains, imams, rabbins... Brésiliens, Portugais, Flamands, Anglais, et tous ceux qui n'avaient pas de nom, à part celui donné pour les Pygmées, dont cette appellation signifie « petit rien du tout », en africain *m'bongo twa*. *Bakou* a un sens identique...

Ce phénomène fut courant en Afrique et dans l'Occident féodal, d'ailleurs. C'est presque un réflexe instinctif au Gabon dans les lacs, une espèce invasive inconnue, devenue un poisson dominant, s'appelle presque scientifiquement « le sans nom ».

Le Kongo et sa mouvance accédèrent à l'identité peut-être en devenant catholique, à partir de 1400. Leurs fortes traditions facilitèrent l'instrumentalisation de cette religion : les deux partenaires se sont retrouvés dans des croyances communes, enrichies et régénérées : crucifix, chapelets, reliques mêlés aux fétiches donnaient plus d'espoir aux croyants pour échapper aux empoisonnements, guérir de tous les maléfices, protéger de la foudre de l'océan et appeler la pluie.

Mais ce qui surprend dans ces plaines de hautes herbes à éléphants marqués par ce catholicisme indigène, hors contexte selon le rapport de quelque missionnaire, ce fut la présence de ces cabanes, où l'on pouvait parler avec le diable, mais jamais avec Jésus.

En revanche, je ne fus pas étonné de constater que la ténébreuse côte de Namibe, au cours d'un

nauffrage en terre ferme avec un véhicule adapté, était bien fidèle à sa réputation séculaire : être le lieu où se pratiquait le commerce de la conversation avec le diable et le négoce avec les navigateurs des meilleurs vents, supérieurs à ceux de l'Islande déjà renommés.

Il faudrait reconnaître que, pendant longtemps, le diable fut l'égal de Dieu, il était plus grave de l'insulter que de ne pas croire en Dieu. Peut-être que, dans ces époques incertaines, il était prudent de ne pas se priver de sa puissance renforçant celle de Dieu. Il y aurait eu des ennemis pour nous, inconnus, justifiant cette alliance ; l'Église, pour se perpétuer si longtemps, en pratiqua bien d'autres.

La reine Njinga eut une renommée légendaire et une profonde familiarité avec le Kongo. Elle accéda à la « mémoria », aux côtés de Beatrice Kimpa Vita – légitimée par sa vision de saint Antoine, dont elle reçut l'appel ; « les Antoniens » se rassemblèrent alors autour d'elle, mais sa passion prophétique l'entraîna au bûcher, suivi du martyre de ses fidèles. Pour mon ami l'écrivain Sony, elle demeurerait vivante, c'était la « Jeanne d'Arc kongo » devenue une figure messianique centrale dans l'imaginaire de beaucoup d'intellectuels et artistes angolais, congolais, comme je l'ai constaté depuis des années.

Pourtant, ce corps géographique si prometteur fut souvent une terre cruelle et sucrée marquée par l'amertume, celle de la proscription pour les arrivants : hérétiques, protestants, juifs, esprits libres, pauvres, et également envers les partants devenus des « pièces », avec la chance du baptême accordé

avec du sel sur la langue, au moment du départ, à la porte de la chapelle sur l'océan.

Pour oublier les navires négriers du haut des falaises intérieures, je suivais la sinuosité changeante du fleuve au gré des marées et des crues venant du plateau, je cherchais les fines et intrépides caravelles cachées par les herbes à éléphants, géantes en cette saison.

Mais les si hautes caraques oubliant l'océan demeuraient plus longtemps pour des chargements venus des mines mythiques, leur architecture singulière dépassant la luxuriance végétale pouvait laisser croire qu'il s'agissait en fait de la « maison des invisibles », la Kulumbili, ou d'une réplique.

Lorsque, dans cet après-crêpuscule, du haut des falaises, comme d'autres éveilleurs oubliés dans l'univers, nous approfondissons les horizons : alors se précise le sentiment d'être en attente de l'immémorial *Magna Navis* médiévale, qu'un soir nous avons subitement vu sortir des lacs germaniques pour accéder au grand large, avant que les mers intérieures des Révélations ne se ferment complètement. Quelques caravelles et caraques devaient entourer ce navire amiral, sont-ils ensemble le long de ce littoral africain ensorceleur et insaisissable qui, pour finir, a livré à eux-mêmes tant de narcisses sanguinaires et délirants : religieux, sans Dieu enivrés de fétichismes, capitaines sans royaume qui, en croisant leurs épées, croyaient en fonder un malgré qu'ils ne trouvèrent aucune ruine de pyramides rappelant celle des *El Dorade* amérindiens. Ils les estimaient ici encore plus fabuleuses, d'autant qu'ils y croyaient. Finalement, cette

épopée, nous la revivons dans le film *Aguire la colère de Dieu*, et sur un mode pragmatique avec le western de Sergio Leone *Il était une fois dans l'Ouest* – l'équivalent du mythe et de la tragédie antique qui entraînent nos proches ; en voyant ces spectacles, je ressens la présence de Pierre Graziani, mon grand-père.

Je les vois dans ces terres de perdition et de ferveur, sous la colère de Dieu, toujours à la recherche des *El Dorade*, les « pays dorés », au point qu'après ce rêve brillant inaccessible il ne restait qu'à retourner à ce qu'on croyait être encore chez soi : une méprise partagée avec tant d'Africains, tout cela pour subir l'opprobre sournoise des incrédules. Le fait d'avoir en poche quelques monnaies de l'absolu, cette poussière d'eldorado, accélérât le meurtre par ses proches, surtout en ayant épousé une femme plus jeune. Ce fut le sort de Pierre Graziani, mon grand-père. Finalement, la terre oublieuse réunissait dans la même lassitude celui qui est revenu avec ceux restés au village nécropole.

J'entends après d'autres ; toujours cette confiance du prince d'Akwa à Douala, ce chercheur renommé : « Pierre, je ne peux plus aller au village, ils vont me tuer. » À ma surprise, sans adieu, cela arriva rapidement : son épouse, une brillante interprète de la Kora, ne pouvait dire qu'à travers ses larmes : « Ils l'ont eu. »

Ces rivages peut-être me semblent familiers parce que j'y continue son existence et qu'il écoute mon écriture, accompagné par les esprits qu'il aimait. C'est un chant pour lui et une protection

pour moi. Pourtant, dans le monde, chacun a une part d'amour qui reste, c'est ce qui nous rend solidaires.

Quel sera le destin des autres, revenus hanter ces espaces du Quenza, plateau scénique où peuvent se projeter vivants ou disparus, au point que les fantômes n'y auraient pas leur place ? Ces lieux, ayant échappé au temps, survivent sous le mode aléatoire, celui des enchantements géographiques fécondés par la métahistoire.

À la fois ouvert et protégé, c'est une sorte de Thébaïde végétale et aquatique pour moines, ermites, chevaliers mercenaires, apostats, petits prophètes d'Église accompagnés de grands-mères spirituelles et de Jeanne d'Arc : cela ressemblait à certaines vallées ferventes de l'Europe continentale, où l'on attendait toujours le retour du Christ en barque, comme on le voit encore sur le lac Léman, dans une coquille de noix, tenant une petite voile triangulaire dans la fraîcheur virginale du premier matin de la Création, tel que l'avait vu l'artiste du Valais.

Dans le Quenza, quelquefois, l'océan et le ciel semblaient d'une nature identique à cette œuvre primitive, et le frêle esquif pouvait bien passer en toute familiarité, même dans cette nuit trop profonde où surgissent ces géants touchant le ciel, considérés partout comme fantômes, revenants ou demi-dieux.

Il y a quelques années, à Bamenda, ville-frontière avec le Nigeria, une amie me murmura qu'après minuit elle ne pouvait plus traverser le pont. En effet, un de ces géants qui touche le ciel barre le

passage. Il faut se rappeler ce que murmurait le sage antique : « Après le milieu de la nuit, quand les songes sont vrais... »

De nuit ou de jour se manifestent des signes qu'il n'est pas prudent de transgresser. Plusieurs familiers m'ont évoqué la célèbre forêt de Miamba, près de Moabi, au Sud-Gabon, leur région. Ils me confirmèrent qu'il faut appartenir au clan Badumi pour pénétrer dans la forêt, autrement les gens ne sortent plus, ils deviennent prisonniers du grand singe au dos arc-en-ciel étincelant. La personne m'expliqua qu'elle l'a vu, comme tout le monde, sortir de la forêt pour assister au match de football, et repartir tranquillement, ajouta notre ami de grande taille, bon vivant devenu maire. Il décida d'ouvrir la forêt à tous, alors le peuple s'est détourné de lui, il semble pestiféré, tout malingre, enfin il est foutu. Plus loin passe une rivière la Bmondjada, elle fonctionne sur un mode identique, il n'y a qu'un certain clan qui peut s'y baigner, les autres appartenant au même peuple, s'ils prennent le risque, vont se noyer.

En Afrique, ces espaces comme le Quenza, malgré leur féérique innocence, demandent de l'écouter afin de ne pas offenser ce que nous ignorons ou de ne pas céder aux offrandes.

Allongés au-dessus des falaises, les cactus candélabres, après le flamboyant coucher de soleil typique du Quenza, semblaient toujours empourprés, comme pour l'office de la nuit auquel nous allions assister, à l'abri de cette paix des eaux intérieures.